



Gustav Klimt, Rosiers sous les arbres, vers 1905 (© Musée d'Orsay (dist. RMN) / Patrice Schmidt)

Comment donner à voir ce qui s'entend? Si ce casse-tête a obnubilé les peintres dans le sillage de Klee et Kandinsky, il reste aujourd'hui le cauchemar des commissaires d'expositions. Parfois, le lieu aide: l'esprit de Chopin soufflait au musée de la vie romantique l'an passé. Mais à la bibliothèque-musée du Palais Garnier où chaque pierre respire la musique, afficher des photos de Rolf Lieberman, des costumes de ses productions, ne suffit pas. Pas plus que les partitions autographes de Lieder de Schubert à regarder avec des écouteurs à la Pierpont Morgan Library de New York, même si l'institution s'enorgueillit d'une des plus belles collections de manuscrits musicaux au monde.

«Toute la difficulté lorsqu'on traite d'un compositeur est de rendre le temps et le volume de la musique», dit Pierre Korzilius, commissaire de l'exposition Malher du Musée d'Orsay qui a également travaillé au «Troisième Reich et la musique» à la Cité de la Musique. Dans celle-ci, comme dans «Lenine, Staline et la musique» cet automne, les documents, notamment audiovisuels, prenaient le pas sur la musique elle-même. Malher signe une autre aventure: «Henry-Louis de LaGrange a écrit une biographie considérable : 6000 pages sur 51 ans de vie. Presque chaque jour y est chroniqué. Avec l'exposition j'ai voulu créer une expérience sensorielle qui permette de rendre compte du processus créatif auquel s'attelle un compositeur, poursuit Pierre Korzilius.

Une immense bande-dessinée

Réalisée en fac-similé par le Musikverein, la IV^e symphonie déploie ses 181 pages et 50 mètres de papier tout au long des salles de l'exposition. Un curseur lumineux éclaire l'une après l'autre les pages jouées. On lit l'hésitation dans les ratures, l'inspiration foudroyante et les élans lumineux sur les portées. La partition ainsi déployée mesure le volume et le temps d'une seule des symphonies de l'entreprise malherienne. Pour que le visiteur en profite mieux, Guy Cogeval, président du musée d'Orsay, et Pierre Korzilius ont monté le volume jusqu'à ce que la musique emporte le spectateur.

Pour «Brassens ou la liberté», la Cité de la musique a misé sur le spectacle, en associant le dessinateur et cinéaste Joann Sfar à Clémentine Deroudille, commissaire scientifique de l'exposition. «Nous avons fait appel à des décorateurs de cinéma, dit-elle. Chaque élément raconte une histoire.» Une forêt sert ici de cadre. «L'exposition joue sur la tension entre imaginaire et réel, explique Joann Sfar. Un juke-box diffuse des versions de ses chansons issues du monde entier. J'ai aussi demandé à des musiciens de donner des versions instrumentales de ses morceaux pour réhabiliter le compositeur qu'était Brassens.»

S'y ajoutent des séquences ludiques. «Mon principe a été d'accepter le parcours que me proposait Clémentine Deroudille et d'y apporter une touche rigolote, des gags, précise Joann Sfar. Par exemple, nous avons inventé le championnat du monde des Brassens. Les participants se mettent une moustache et interprètent ses chansons devant une caméra.» Une immense bande-dessinée de Joann Sfar, exposée dans les différentes salles de La Cité de la Musique, traduit encore leur volonté de mettre de l'humour afin de rendre la manifestation la plus attractive possible. «L'idée, c'est de ne pas faire cela avec un esprit de sérieux, surtout quand on aborde la personnalité de Georges Brassens, ajoute Clémentine Deroudille. Brassens, c'était les copains, la scène....»

Mahler, images et musique

«Ma musique n'est rien d'autre que le son de la nature», disait Gustav. On s'en souvient en déambulant sur la IV^e Symphonie dans les trois salles de l'exposition que le Musée d'Orsay consacre au compositeur. À mi-hauteur, les pages de la partition, reproduites en fac-similé, ouvertes et éclairées l'une après l'autre, comme défilant sur le pupitre d'un chef d'orchestre, donnent le vrai poids de papier et de temps d'une œuvre symphonique. L'exposition mêle peintures, dessins, photos, lettres, souvenirs personnels, comme le bâton du chef d'orchestre ou ses lunettes. Dans un merveilleux film, Alma Malher racontait en 1956 les séances de pause chez Rodin. Un sommet d'harmonie comparé aux terribles prises de bec entre son époux et Schönberg, qu'elle invitait régulièrement à dîner. Suivant la logique du compositeur, l'exposition s'ouvre avec les paysages des vallées alpines et des Dolomites où il se faisait construire des komponierthäuschen. Un paysage de Klimt, Rosier sous les arbres (ci-contre), fait le lien entre nature et École de Vienne. Dans cette ville, Mahler taille sa réputation: un chef génial mais redoutable, qui bouleverse les bonnes vieilles habitudes pour imposer Wagner et les décors d'Alfred Roller en lieu et place des bergères et des marquises. Les caricaturistes font leur miel des scandales en chaîne. Le compositeur n'est vraiment abordé qu'à la fin, notamment dans sa complicité avec Bruno Walter, mais il chemine sans cesse aux côtés du visiteur. Un exploit !

Jusqu'au 29 mai au Musée d'Orsay. Cycle de concerts à l'auditorium jusqu'au 14 juin. Visite couplée à un concert les 24 et 31 mars. À lire : Mahler. La Symphonie-monde, collection Découvertes, Gallimard, 128 p., 13,20 €.

Brassens toujours à la page

Georges Brassens, qui aurait fêté ses 90 ans en 2011, a indéniablement écrit l'une des plus belles pages de la chanson française. La Cité de la musique, qui retrace de façon complète et vivante son parcours, lui rend un remarquable hommage à partir d'aujourd'hui. Le visiteur y trouvera notamment des manuscrits inédits rassemblés par la commissaire Clémentine Deroudille, provenant des locaux de l'impasse Florimont, située dans le XIV^e arrondissement, où l'artiste habita de 1944 à 1966. De nombreuses pièces retiennent l'attention, comme des partitions du Gorille ou des Bancs publics. Des archives inattendues dans la mesure où Brassens confessait parfois ne pas savoir lire la musique ! Plusieurs classeurs, sur lesquels il ciselait les mots dès cinq heures du matin, laissent apparaître une écriture méticuleuse et font deviner un esprit ordonné. Le spectateur plonge avec curiosité dans d'autres textes de Georges Brassens où il livrait des réflexions politiques. Dans un carnet, il est question de Mai 68. Le Vent des marécages constitue le joli titre d'un récit. Des cartes postales, au ton plus personnel, enrichissent la collection. Dans une salle, où sa voix résonne, on apprend qu'il a mis dix années à « fabriquer » Supplique pour être enterré sur la plage de Sète. Des films rares, des extraits d'émission, des photographies, des missives d'illustres poètes ou des ouvrages annotés apportent encore un éclairage très intéressant sur cet artiste libre et indépendant. Pierre de Boishue

«Brassens ou la liberté», jusqu'au 21 août, Cité de la musique, 221, avenue Jean-Jaurès, 75019 Paris.

Maestros en photos

Si vous arrivez en avance à la Salle Pleyel un soir de concert, n'allez pas au café ! Entrez et profitez-en pour visiter l'exposition de photos «Live music», présentée dans le hall jusqu'au 10 avril. Quitte à y revenir à l'entracte si vous n'avez pu tout voir. Car le travail de la photographe russe Alexandra Kremer-Khomassouridze est tout à fait passionnant. Ses clichés en noir et blanc ont patiemment saisi des instantanés qui nous font pénétrer dans l'intimité des grands chefs d'orchestre et instrumentistes avant, pendant et après le concert. Pour les approcher en se faisant oublier, elle a dû déployer des trésors de patience, à l'image du photographe animalier: rien de plus pénible pour

le musicien que d'être troublé par le clic de l'appareil photo.

Elle a dû monter sur le piano pour immortaliser un Yo Yo Ma épuisé, s'épongeant le front après un concert, ou s'allonger par terre pour saisir la position acrobatique de l'archet de Gidon Kremer sur les cordes. Nikolaus Harnoncourt se prenant la tête entre les mains pendant une répétition, au maximum de la concentration, Yuri Temirkanov rajustant son col dans le miroir de sa loge avant d'entrer en scène, le rayonnement félin de Seiji Ozawa, sont quelques-unes parmi les nombreux angles inédits, fixés par une photographe dont chaque cliché traduit l'amour de la musique et des musiciens.christian merlin

«Live music» photographies d'Alexandra Kremer-Khomassouridze, jusqu'au 10 avril 2011. Salle Pleyel, 252, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 75008 Paris.



 [Pierre De Boishue](#)

- auteur
- 11 abonnés

 [Suivre](#)

Journaliste

Ses derniers articles

- [Les chaînes d'info en font-elles trop?](#)
- [Éric Zemmour : «Les Français ne vivent plus en France»](#)
- [La revanche de la France d'avant](#)



[Ariane Bavelier](#)

- journaliste
- 32 abonnés

 [Suivre](#)

Journaliste

Ses derniers articles

- [À des lustres du Lido](#)
- [Alagna, Dessay... Les musiciens au secours de France Musique](#)
- [Laura Hecquet, nouvelle étoile du ballet de l'Opéra de Paris](#)

Christian Merlin

Recommandés pour vous



Gilbert Collard : Tout le monde sait que Jacques Mailhot est à l'UMP

[video.lefigaro.fr](#)



Zapping TV : Fabrice Éboué tacle Mimie Mathy sur France 2

[video.lefigaro.fr](#)



Canal+ lance PSG-OM avec une pub dont elle a le secret

[video.lefigaro.fr](#)



Crash A320: le père d'Andreas Lubitz effondré

[video.lefigaro.fr](#)